

Bernard Brémond :

La bouteille: commentaire (de) l'hystérie dans la psychanalyse?

Toute demande épistémophile vise toujours, peu ou prou, un savoir qui mettrait à l'abri du désir. Il y a là un enseignement que la psychanalyse a reçu de l'hystérie, et sans doute l'une et l'autre partagent-elles le souci que quelque chose s'en transmette. D'où la complicité dénoncée entre l'hystérique et l'analyste lorsqu'entre eux des analystes parlent de leur pratique. Dénonciation à courte vue, puisqu'aussi bien c'est la complicité avec le maître et l'universitaire qui peut toujours occuper le terrain du mode de rapport à la théorie.

En serions-nous dès lors réduits à pratiquer tour à tour l'une et l'autre impasse, alternativement de préférence, pour une bonne hygiène professionnelle ?

Que toute pratique - de la psychanalyse comme de la sexualité - soit en même temps l'à-faire d'une théorie et sa radicale mise en question ne distingue pas encore le concept du fantasme. Cela n'oblige pas le psychanalyste à pratiquer l'analyse comme l'hystérique pratique le sexe, mais impose la question : l'hystérique et l'analyste veulent-ils la même chose, visent-ils la même cible ?

A la prolifération imaginaire souvent déclenchée par le récit d'une cure (« On peut fantasmer n'importe quoi... », « C'est peut-être un fantasme, mais je dirais... ») sont des incidentes qui accompagnent souvent les commentaires), et qui n'a d'égale que la prolifération du féminin (1) où la question du sexe entraîne l'hystérique, est-il possible d'opposer un travail dont le destin soit autre que celui nommé « identification hystérique »?

Notre travail sur « le trait du cas » vient à ce point, comme tentative d'approche où les effets analytiques l'emportent sur les effets d'hystérisation inséparables de toute transmission : un peu à la manière de Jacques Prévert qui, « pour faire le portrait de l'oiseau », propose plutôt de s'en tenir à tracer les traits d'une cage dont la porte reste ouverte. Si les effets d'hystérie sont du côté de la prolifération, les effets analytiques sont du côté de la perte et de la dépossession. A se noyer dans le portrait d'un cas, ou d'une cure, l'analyste procède comme l'hystérique à la recherche d'un portrait de son sexe auquel se conformer. Passage sans doute obligé (2), mais aussi leurre qui peut entretenir une carrière comme une existence. Il ne suffit certes pas de s'exposer - ou sex-poser *personnellement* pour mettre en question le maître et l'universitaire, sauf à s'exposer comme cible, au trait dont on a cru un moment être l'archer. L'hystérique manque la cible et y voit le témoignage d'une insuffisance à laquelle une plus grande ascèse sous la conduite d'un meilleur maître saura pallier : cela s'appelle l'insatisfaction. Pour l'analyste, la tentative de réduction (3) du portrait peut supporter la question du manque - de la théorie - et autoriser la chute du masque - de la clinique pour permettre l'émergence d'une marque, un trait, dans l'entre-deux qui sépare le fantasme du concept (4) Septembre, retour des vacances, et reprise des séances d'analyse; d'entrée, elle

annonce qu'elle va devoir subir une intervention chirurgicale sans gravité. Des douleurs insistantes dans la région uro-génitale, dont le récit a occupé les séances d'avant l'été, ont fait récemment leur réapparition - « comme un sexe masculin qui pousse et cherche à sortir » - et ont été dûment diagnostiquées par un urologue qui pense en venir à bout par une simple cautérisation. L'analyste invite à temporiser; il s'entendra répondre : « Ce n'est pas si grave, on ne va rien m'enlever ». La séance suivante apporte deux rêves le premier, très court, a quelque chose d'un tableau : « Je me retournais pour vous parler », le second est d'un récit plus difficile « Il y avait une niche dans un mur

au fond, une porte à deux battants qui représente un visage de femme. J'y pénètre et découvre une autre porte identique; et ainsi de suite, il y a toujours une autre porte, il n'y a pas de fond ». Une association surgit : « Je veux toujours tout savoir ».

Malgré l'invitation à surseoir, l'opération a lieu la semaine suivante. L'analyse se poursuit, les douleurs reprennent, et la conclusion tombe : « J'ai l'impression d'avoir décidé d'une castration, et ça n'a servi à rien ».

Comme toute analyse, celle d'où est extraite cette séquence aura été, aussi, le procès du savoir et de la signification. Que l'analyse ne soit une réduction, ni de la signification, ni à la signification, cette analysante ne manquait jamais une occasion de le rappeler, ponctuant chaque intervention explicative, chaque lien propose, par elle ou son analyste, entre deux représentations, d'un « Et alors ? ». « Et alors, ça m'avance à quoi ?

Ça m'avance à quoi de savoir que les douleurs dont je souffre appellent les mêmes mots que l'intoxication alcoolique de ma mère ? de savoir qu'une voiture garde pour moi le prestige de la liberté qu'elle conférait à mon père ? de savoir que j'aurai tellement aimé mon frère? Ça m'avance à quoi de vous dire tout cela, de savoir tout cela ? Et alors ?

L'accumulation du savoir, il n'y a rien à en attendre. Rien ? Ce n'est pas si sûr, et surtout cela n'empêche pas de chercher des maîtres. Elle ira pour cela à l'université où elle trouvera des maîtres, qu'elle saura le cas échéant faire descendre de leur chaire dans ses bras. Mais tenir le maître dans ses bras peut bien, avec son savoir, le faire déchoir, le leurre d'un qui tiendrait le coup n'a pas chu pour autant (5). Le savoir, fut-il déchu, continue d'alimenter la quête du maître avec la souffrance qu'elle charrie. L'accumulation du savoir ne produit rien de la vérité, il n'est pas dit que l'on puisse pour autant s'en passer, ni se passer de le faire répétitivement déchoir, dans un mouvement qui garantit que la vente ne risque pas, elle, de choir.

Que le commerce amoureux se nourrisse de la même insatisfaction rend encore plus serrée l'impasse où vient buter cette analysante. C'est peu de dire, comme elle le sait, que ce commerce n'aura chance de durer que si on lui refuse quelque chose, que si on ne lui donne pas cette autre chose qu'elle désire. Son amant est un homme marié et elle veille à ne lui rien demander qui le mette en difficulté; elle se fait maîtresse idéale, intéressée dans sa souffrance à ce qu'un homme puisse, au milieu de la nuit, quitter le lit de sa maîtresse pour aller murmurer aux oreilles de sa femme qu'il l'aime. « Dans mon rapport aux hommes, c'est la femme qui m'intéresse ». Elle est là-bas, auprès de cette autre femme qui certainement, elle, est aimée, puisqu'elle n'est pas la seule à être désirée. L'infidélité conjugale pourrait bien être le meilleur moyen de faire valoir l'amour... pour l'épouse que son amant croit tromper. Quant à elle, qu'elle soit celle à qui son amant ne donne que ce qu'il a (6), elle en souffrira d'une solitude ou apparaît sa déchéance : « Je ne suis pas qu'un organe sexuel » tente-t-elle de soutenir. Mais elle continuera à accepter sans rien demander, sans doute l'absence de toute demande est-elle susceptible de faire point d'appel à plus d'amour, mais surtout sa souffrance est garante de ce

que l'amour va à l'autre femme. A l'Autre femme, devant qui alors ne s'ouvrira pas le gouffre de la place laissée vide par un homme peu enclin à donner ce qu'il n'a pas (6), ce gouffre où elle a vu une Autre lentement tomber - en la laissant tomber elle - effrayée et fascinée de ce que, pour sa mère, l'amour du vin (7) puisse paraître plus prometteur que l'amour des hommes, et d'une enfant.

Pas d'amour pour elle, mais, l'amour pour l'Autre. Sa souffrance y recevra sa légitimation. Et si elle sait si bien accumuler les frustrations, c'est qu'elle en attend la possibilité de toucher le fond, ce qui, enfin, la rendrait femme, pour de bon. D'être débarrassée du masculin, c'est ce qu'elle attend de l'analyse et que, lassée d'attendre, elle est allée demander à la médecine. « Ça n'a servi à rien », car on ne peut pas se donner ce qu'on n'a pas reçu. Pas davantage, l'amoncellement des souffrances ne produit rien de la castration et tout le dam imaginaire possible reste impuissant à produire du manque symbolique.

Le savoir est un leurre, comme la frustration, mais de les dénoncer comme trompeurs ne change rien à rien, surtout pas à la souffrance ni à l'illusion de celui ou celle qui s'en fait le héraut. Car cette dénonciation comportera toujours un tant soit peu de cette confusion pratiquée par l'hystérie entre l'abstinence et l'assomption du désir. Tout au plus s'indique-t-il ici une certaine affinité entre le discours de l'hystérique et le discours de l'analyste, où la question de l'hystérie « Suis-je homme ou femme ? » viendrait faire écho de l'affirmation freudienne qu'il n'y a pas, dans l'inconscient, de représentation du masculin ni du féminin. Reste un quart de tour à pratiquer ; car d'affirmer qu'il n'y a, pour les deux sexes, que le phallus, n'équivaut pas à soutenir de son corps même que l'inconscient n'a pas de sexe.

Et pour en revenir à l'analyste, pas plus que l'addition des frustrations ne donne accès à la castration, pas plus l'accumulation de l'expérience clinique ne garantira une quelconque transmission. L'expérience clinique, ça s'accumule, comme le savoir, et comme la frustration. On appelle ça « avoir de la bouteille ». Mais la bouteille, pour l'analyste comme pour l'alcoolique, n'est qu'un tonneau des Danaïdes.

Pencher alternativement du côté de la théorie ou du côté de la clinique consiste simplement à mettre de l'eau dans son vin : ça tempère l'ivresse et ça la rend plus triste. L'expérience à elle seule, c'est, au mieux ou au pire, je ne sais pas, comme le vin : ça ne fait que confirmer ce qu'on savait : le portrait d'un fantasme.

Notre travail sur le trait du cas veut tenter un pas : tirer un trait plutôt que boire comme un trou; une traversée de « l'hysthérie » pour parvenir à ce qu'elle vise sans vouloir y accéder: une perte, marquée d'un trait tiré, qui souligne et qui barre, qui unit et qui sépare ; l'interprétation, peut-être, de l'analyste par l'analysant, en tant que l'échange avec ses pairs la lui fait entendre.

Alors, au lieu de l'hystérie, le trait du cas ? C'est ce que nous proposons.

(1) Cf. N. Kress-Rosen, Le sexe de l'hystérique, in AU LIEU DE L'HYSTÉRIE, CCAF, n° 1 p.85.

(2) Cf. l'introduction par B. Tauber de cette table ronde; également, A. Chateau, De l'hystérie de transfert au discours hystérique, in AU LIEU DE L'HYSTÉRIE, CCAF n° 1 p.33.

(3) J'emploie ici ce terme au sens courant; mais il y a l'article de J. Nassif, La réduction hystérique in op.cité, dont on pourrait tenter d'articuler la thèse avec notre perspective du «trait du cas»

(4) cf. H. Macedo, La question des cures contrôlées, communication Études Freudiennes.

(5) Ce point - et d'autres - est développé dans l'exposé de Claude Dumézil qui suit.

(6) cf. J. Lacan, séminaire : LA RELATION D'OBJET, 1956-57.

(7) Je dois à M.N. Lhuillier la suggestion d'écrire ici « l'amour du vain » : ce pourrait aussi être le titre.